

HENRI MONDOR

de l'Académie Française

**PRÉCOCITÉ
DE
VALÉRY**

nrf

GALLIMARD



A

MADAME PAUL VALÉRY

en très respectueux hommage d'admiration.

AVANT-PROPOS

Un jour que je m'instruisais des débuts de Lamartine, je retins, dans le livre de Frédéric Reyssié, en tête de sa préface, une citation de Sainte-Beuve que je trouve agréable et utile de transcrire ici : « Les grands hommes, les grands écrivains et poètes, arrivés à un certain point de leur carrière, sont comme ces fleuves démesurément larges à leur embouchure et trop ouvertement navigables. Tous les connaissent et ils connaissent tous. C'est une banalité que leur gloire! Oh! que je les aime bien mieux plus haut, plus proches de leur origine, presque intréquentés, quand leur cours est si mystérieux, si voilé encore, que deux vieux saules penchés sur chaque rive peuvent se toucher du front et leur servir de berceau!... C'est précisément cet endroit de fraîcheur et de mystère que les anciens choisissaient de préférence pour y dresser un autel à la source sacrée, au Dieu du fleuve ¹. »

*

Il est vrai qu'en 1957, presque autant que dans les siècles antérieurs, le public préfère une concep-

1. FRÉDÉRIC REYSSIÉ. *La Jeunesse de Lamartine*, Hachette, 1892.

tion simplifiée du génie et le veut miraculeux, par sa venue et par ses moyens.

Bien des auteurs eux-mêmes, secrètement ou hardiment, laisseraient volontiers croire que, du passé, rien ne leur fut indispensable et que nul prédécesseur n'a stimulé, orienté ou enrichi leurs premiers écrits. En contestant les inévitables imitations du début, en détruisant ou calfeutrant leurs productions initiales, ils espèrent sans doute hausser leur gloire, déifier leur pouvoir de créateurs. L'un de ceux qui se plurent à énumérer leurs lectures bénéfiques n'a pu retenir cet aveu révélateur : « J'ai retrouvé, il y a peu de temps, le manuscrit de ce premier discours et je l'ai brûlé après l'avoir relu, pour bien effacer les traces du chemin banal par où j'avais conduit ma pensée. » Mais l'honneur d'une ascension victorieuse est loin d'être diminué par les dures incertitudes d'un chemin souvent essayé par d'autres. Le même poète qui voulait détruire les signes de l'humble commencement devait convenir un autre jour : « Chateaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent, dès mon enfance, le grand horizon de la poésie moderne. » Plus on admire un écrivain, plus on a d'émotion à le voir enfant ou adolescent s'appliquer en ses tout premiers essais. Il est exceptionnel, d'ailleurs, qu'un premier rayon n'y soit pas décelable.

*

Les artistes ont leurs contradictions, leurs irrita-

bilités, et, de la modestie la moins contrefaite au plus grand orgueil, toutes marges.

Lorsque celui dont il va être question eut lu le premier article le concernant, il écrivit presque aussitôt à un ami que ce n'était que Rien jugé par Néant; mais Paul Valéry en avait été si prodigieusement agité qu'il songea à renoncer.

Ainsi s'appliquait-il très vite à mater ou cacher avec soin une sensibilité de vulnérabilité exceptionnelle. Derrière une sécheresse apparente, qui n'était que pudeur, Valéry imposa à son émotivité de se tenir secrète; mais l'effusion a ses ruses. A vingt ans, il écrivait, avec vigueur, quatre phrases dont les deux premières ont été surtout retenues. Les deux autres n'importent pas moins : « La sentimentalité et la pornographie sont sœurs jumelles. Je les déteste. Mais leur spectre peut être beau, toujours beau. Leur spectre c'est-à-dire leur invisible présence — courbant les fleurs, disposant les étoiles, et ordonnant la cadence des vagues sur la mer. »

Même précocité chez Valéry, dans l'étude du fonctionnement des êtres et celle de l'origine de leurs œuvres. Immédiatement cartésien, il aima à déterminer les conditions générales de toute création, rêva d'un livre, Gladiator, où il eût étudié l'entraînement de l'esprit : une manière de traité des opérations mentales. Mais il refusait, même pour les poètes, de croire à la puissance du délire, aux ressources de l'ignorance, aux éclairs du fantastique, de l'extravagance, aux séductions d'une naïveté trop fabriquée. S'il a mal supporté le théâtre, c'est qu'il avait

détesté, chez les romantiques, leurs exagérations, leurs simulations d'acteurs, leurs regards vers le public. Il préférait sa lampe dont « l'œil particulier » lui disait ce qu'il fallait. Invité à l'entomologie par Gide, il eût opté pour l'araignée, tisseuse solitaire et patiente jusqu'à l'infailibilité.

*

Dans ce troisième livre que je consacre à l'extrême jeunesse de Valéry, j'ai tenu à montrer, tour à tour, l'écolier doucement réfractaire qu'il avait été, sa rapide pénétration des poèmes les plus savants, des savants les plus rigoureux, l'élan de son premier article, le choc d'un amour, sa découverte personnelle de la mémoire involontaire, ce qu'il sut trouver, pour lui, dans un des livres de J.-K. Huysmans, A Rebours, son mysticisme de soi, si peu retardé, l'inégalité de deux coups de foudre tout intellectuels qu'il a un jour trop rapprochés, la notion d'influence; enfin, sa fidèle prédilection pour l'écrivain dont il a dit qu'il avait compris le langage comme s'il l'eût inventé et dont les vers lui avaient aussitôt paru corrompre, par leur splendeur, la saveur de toute autre poésie.

Les attaques contre Mallarmé avaient d'autant plus indigné Valéry qu'elles allaient se renouveler contre lui. Des deux écrivains que leur supériorité ne calfeutrait pas trop, les sarcasmes de riposte eussent pu être terribles. Ils ne répondirent jamais. A peine une fois, Paul Valéry a-t-il laissé deviner

vers qui pouvait aller cette phrase tranquille : « Toutes les chances de mauvais goût, de facilité, de vulgarité, sont pour celui qui hait. » Que dirait-il, aujourd'hui, de cette « facilité de lecture de règle dans les Lettres depuis le règne de la hâte générale et des feuilles qui entraînent ou harcèlent ce mouvement » ? Il n'aurait qu'à nous renvoyer à quelques autres lignes de sa main, dans des pages d'immortelle beauté. La retenue de son indignation n'a pu en entraver les harmonieux développements : « Sous les noms offensifs de préciosité, de stérilité, d'obscurité, une critique grossière n'a fait que représenter comme elle le pouvait les effets d'une lutte intérieure sublime sur des esprits très médiocres et malveillants. » De l'esprit de celui qu'il avait vu merveilleusement seul et sans pareil, il s'était fait, a-t-il dit, une compagnie profonde. A eux deux — des débuts de l'un à la mort de l'autre — ils ont singulièrement embelli et relevé la poésie française. « Entièrement ordonnés à une fin secrète et haute », ils ont atteint celle-ci.

Beaucoup des plus grossiers de leurs adversaires sont oubliés, leurs noms évités comme l'ordure de rue. D'autres ont fait, avec ou sans esprit, amende honorable. Quelques-uns persévèrent dans une incompréhension qui réclame des répétiteurs et qui suffit peut-être à les enrager.

« Et les jeunes ? » Comme toujours, il y en a pour tout : ceux qui prennent, avec gravité, la relève des médiocres, des mécréants et des opportunistes ; ceux qui se joignent aux justes ou se veulent à leur tour

novateurs; ceux aussi, j'espère, qui savent lire dans les flatteries de quelques adultes et en rire.

*

La volupté de l'intellect n'était la première pour Mallarmé et Valéry que parce qu'ils savaient à la fois en susciter les emportements et en affirmer les hardiesses. Comme l'a souligné Émile Rideau, Valéry ne songeait pas moins au créateur qu'à la danseuse lorsqu'il décrivait, en une prose incomparable et non sevrée de sensibilité, le vertige des tourbillons, la légèreté de l'élan, la souplesse des métamorphoses, le ravissement de l'ubiquité, l'enivrement de l'esprit libéré, l'éclatement des découvertes.

M. Teste a renseigné beaucoup sur son auteur. Par ces lignes en particulier : « J'essayais de me réduire à mes propriétés réelles. J'avais peu de confiance dans mes moyens, et je trouvais en moi sans nulle peine tout ce qu'il fallait pour me haïr; mais j'étais fort de mon désir infini de netteté, de mon mépris des convictions et des idoles, de mon dégoût de la facilité et de mon sentiment de mes limites. Je m'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier. »

Dans l'examen d'un autre esprit, celui de Bergson, Valéry n'a-t-il pas songé et fait songer à lui-même? « C'est ainsi qu'il n'hésite pas à inventer un langage adapté à l'expression de la vie intérieure; il emprunta à la poésie ses armes enchantées, dont il combina le pouvoir avec la précision dont un esprit nourri aux

sciences exactes ne peut souffrir de s'écarter. Les images, les métaphores les plus heureuses et les plus neuves obéissent à son désir de reconstituer dans la conscience d'autrui les découvertes qu'il faisait dans la sienne et les résultats de son expérience. »

J'ai réuni des études commencées il y a douze ans. Elles ne visent — les détails important dans les vies exemplaires — qu'à accroître le nombre des précisions. Aucune tentative, ici, vers les fortifications de l'île aux trésors.

ÉCOLIER REBELLE

SA PRÉHISTOIRE

Je renonce aux cuivres ou aux couleurs d'un panégyrique désormais inutile, pour me pencher, scrupuleusement, sur le fait Valéry, c'est-à-dire, à travers quelques années de son enfance, avant la souveraineté progressive d'une intelligence, sur les toutes premières étapes de son ascension.

Avant même que Paul Valéry ait atteint sa majorité, il est agréable de montrer le collégien, l'étudiant en droit, le fantassin irrité, l'ami éblouissant, le fidèle des pompes liturgiques, un amour platonique et redouté, enfin, un écrivain-né pour lequel les découvertes d'Edgar Poe, de Huysmans, surtout de Mallarmé, ont particulièrement compté et très tôt.

Par les dates et le rappel des cadres géographiques, l'étude de scolarité peut se diviser en deux parties : l'une à Sète, l'autre à Montpellier.

Même en se gardant des anticipations faciles ou tentantes, cette extrême jeunesse, sa « préhistoire », comme disait le poète en riant, n'est pas sans annoncer, par quelques éclairs, l'homme

- extraordinaire et cet alliage, en lui, de supériorité et de simplicité, d'esprit si clair et de musique enchanteresse, de conscience impatiente et d'art très gouverné, qui charmait irrésistiblement.

La curiosité des premiers chemins et des pas ne date pas d'hier. Les enfants précoces, non plus. Avant de savoir l'orthographe, Gustave Flaubert écrivait des comédies, et à dix ans, préférait préparer des romans : *La Belle Andalouse*, *Le Bal masqué*, *Cardenio*, *Dorothée*, *La Mauresque*, *Le Curieux Impertinent*, *Le Mari prudent*. Il prenait des notes sur *don Quichotte*. A treize ans, il terminait un roman historique sur Isabeau de Bavière. Faut-il dire : vocation?

Pendant des années, plusieurs biographes avaient su faire part à Valéry de leur recherche d'éclaircissements. Peu à peu, ils avaient eu raison d'une pudique résistance et obtenu, d'une aménité parfois inquiète, souvent badine, mais naturellement gracieuse, quelques précieux documents : sur lui, exactement, qui souhaitait que, d'un écrivain, le travail seul importât au public, se plaisait à espérer que l'histoire d'un esprit se pût distinguer ou isoler de celle d'une vie et surtout se vît préférer à celle-ci. Mais il est sans doute moins facile de cacher tout à fait un cœur que ne le souhaitaient un cerveau très vite épris de sa rigueur et une sensibilité presque d'emblée ombrageuse. Il est des palpitations que rien n'étouffe ou ne fait oublier et des empreintes trop enfouies pour le contrôle d'introspection ou la censure de la volonté.

Sur sa première jeunesse, le poète le moins enclin à faire de la littérature avec ses sentiments a publié, sans parvenir à voiler son émotion, de charmantes confidences. A leur tour, qu'elles nous donnent, en ces évocations délicates, quelque indication du ton!

Paul Valéry se défiait des biographes et crut les voir, en général, plus occupés, face au modèle, de la personne que du personnage. Or, pour lui, une personne, qu'était-ce? Il l'a précisé avec humeur : « Un nom, des besoins, des manies, des ridicules, des absences; quelqu'un qui se mouche, qui tousse, mange, ronfle et *cætera*, un jouet des femmes, une victime du chaud et du froid, un objet d'antipathies, de haines ou de railleries. » De mauvaises pensées en pensées pires, Valéry aggravait les définitions et disait du biographe commun : « Il compte les chaussettes, les maîtresses, les niaiseries de son sujet. Il fait en somme précisément l'inverse de ce qu'a voulu faire toute la vitalité de celui qui s'est dépensé contre ce que la vie impose de viles ou monotones similitudes à tous les organismes et de diversions ou d'accidents improductifs à tous les esprits. »

Rassurons, même aujourd'hui, une susceptibilité légitime de grand homme exposé à tant d'indiscrétions, de trahisons; détournons-nous des déshabillés, des hochets, des faiblesses et de cette ressemblance avec autrui dont a souffert, de tout temps et avant tout, l'âme orgueilleuse des poètes.

*

Quand il évoquait sa naissance, Paul Valéry, à plusieurs reprises, ornait des beautés de son langage celui des géographes et des historiens qu'il consentait, par exception, à emprunter un moment; mais une voluptueuse mélancolie, trahissant son affectivité et favorable à notre communion, a glissé, parmi les développements et les descriptions de circonstance, des soupirs qu'on doit recueillir : « Je suis né dans un port de moyenne importance établi au fond d'un golfe, au pied d'une colline, dont la masse de roc se détache de la ligne générale du rivage. Ce roc serait une île, si deux bancs de sable, d'un sable incessamment charrié et accru par des courants marins qui, depuis l'embouchure du Rhône, refoulent vers l'ouest la roche pulvérisée des Alpes, ne la reliaient ou ne l'enchaînaient à la côte du Languedoc. La colline s'élève donc entre la mer et un étang très vaste, dans lequel commence — ou s'achève — le canal du Midi. Le port qu'elle domine est formé de bassins et de canaux qui font communiquer cet étang avec la mer. » Iles, roches, golfe, nappes d'eau calme, comme on s'explique que l'auteur de *Narcisse* et de *La Jeune Parque* ait ajouté avec gratitude : « Tel est mon site originel, sur lequel je ferai cette réflexion naïve que je suis né dans un de ces lieux où j'aurais aimé de naître. »

Dans le registre d'état civil de Sète, les précé-

Y. S. AY & COMPANY



HENRI MONDOR

PRÉCOCITÉ DE VALÉRY

« Ce toit tranquille où marchent des colombes » : telle nous apparaît l'enfance de Paul Valéry dans cette magistrale étude du professeur Mondor. La mer semée de voiles blanches que l'enfant contemplait des terrasses du collège de Sète n'est-elle pas l'image même de la jeunesse de Valéry : une surface lumineuse et délicatement irrisée à l'abri de laquelle se mouvaient à d'insondables profondeurs de vastes courants chargés d'énergie et de sel. Déjà s'élaborait, dans la liberté de cœur et d'esprit favorisée par des parents compréhensifs, la triomphale alliance d'intelligence et de sensibilité qui fit le grand poète.

« Précocité de Valéry » : aucun titre ne pouvait mieux convenir à une étude de la jeunesse de Paul Valéry. Ce que nous suivons pas à pas avec le professeur Mondor, c'est la marche en avant, obstinée, lucide, inébranlable, d'un esprit conscient, dès un âge exceptionnellement tendre, de ses propres aspirations.

La vie au lycée de Montpellier, les vacances en Italie, les amitiés parisiennes (Gide, Pierre Louÿs), le service militaire, les études de droit dans la grande faculté languedocienne, les débuts littéraires, un amour singulier, composent une biographie passionnante. L'attitude du jeune Paul Valéry à l'égard de ses admirations artistiques : Hugo, Huysmans, Edgar Poe, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Wagner, est un admirable enseignement pour tout esprit en voie de formation.